

# LE SYSTÈME VOCALIQUE DU DIALECTE ATTIQUE

PAR

LIANA LUPĂȘ

0. Ce travail représente la première partie d'une étude plus ample, que nous nous proposons de consacrer à la description phonologique du dialecte attique<sup>1</sup>. Il vise en premier lieu à dégager l'inventaire des unités vocaliques distinctives. A cet effet nous avons essayé de déterminer la place qu'occupent dans le système phonologique les différents segments décrits par les traités de phonétique. Au cours de l'analyse nous avons fait abstraction des intonations dont sont susceptibles toutes les voyelles.

A la différence des autres ouvrages sur le vocalisme attique<sup>2</sup>, notre article est basé sur un point de vue strictement synchronique : nos remarques ne portent que sur la seconde moitié du V-e siècle avant notre ère. Suivant une opinion répandue parmi les savants qui se sont occupés de phonétique grecque<sup>3</sup>, nous considérons qu'à cette époque le dialecte attique possédait encore de vraies diphtongues [iɔ] et [ou], notées par *ει* et *ου*. Pour ceux qui croient que la monophthongaison de *ει* et *ου* était déjà réalisée au V-e siècle, notre analyse reste en principe correcte, mais elle correspond à un moment plus reculé de l'histoire du dialecte attique.

1. On admet généralement qu'à l'époque classique le dialecte attique possédait douze voyelles phonétiquement distinctes : cinq brèves,

<sup>1</sup> Nous ne connaissons malheureusement pas la thèse de David Hilary Kelly, *The Word in Ancient Greek, A phonological study*, University of Pennsylvania Diss., 1958.

<sup>2</sup> Cf. notamment Wilhelm Brandenstein, *Zur historischen Phonologie an Hand von altgriechischen Beispielen*, Recueil Linguistique de Bratislava, Bratislava, 1948, p. 83-91, et *Phonologische Bemerkungen zum Altgriechischen*, Acta Linguistica, VI (1950), p. 31-46, Martin Sánchez Ruipérez, *Esquisse d'une histoire du vocalisme grec*, Word, XII (1956), p. 67-81, R. Katičić, *Zu einigen Grundfragen der Entwicklungsgeschichte des griechischen Vokalsystems*, Živa Antika, VIII (1958), p. 289-293, W. S. Allen, *Some Remarks on the Structure of Greek Vowel Systems*, Word, XV (1959), p. 240-251.

<sup>3</sup> Voir dernièrement Michel Lejeune, *Traité de phonétique grecque*, Paris, 1947, p. 198-200. Par contre, E. Schwyzer croit que la confusion des diphtongues *ει* et *ου* avec les voyelles longues fermées [ɛ] et [ɔ] s'est produite, dans le dialecte ionien-attique, au plus tard durant le V-e siècle (*Griechische Grammatik*, I, München, 1934, p. 192).

[ǎ], [ɛ], [i], [ɔ], [ʉ], et sept longues, [ā], [ē], [ē], [ī], [ō], [ō], [ū]. Toutes ces voyelles peuvent apparaître dans des entourages phoniques identiques : elles doivent donc être considérées comme les réalisations d'autant de phonèmes différents. En principe, pour démontrer l'indépendance phonologique d'un segment il faudrait prouver qu'il s'oppose à tous les autres phonèmes de la langue. Pratiquement on peut considérer la démonstration comme acquise si on arrive à poser l'existence d'une opposition entre le segment en question et les phonèmes auxquels il ressemble le plus du point de vue phonétique. C'est ce que nous nous sommes efforcés de faire en étudiant les voyelles du dialecte attique. Nous avons essayé d'illustrer par des paires minimales la présence des oppositions aux différentes places du mot, à l'initiale, à l'intérieur et à la finale.

En outre, nous avons mis en évidence le rôle morphologique des différentes oppositions, à cause de son importance particulière pour la phonologie (les oppositions utilisées par la morphologie ont un rendement fonctionnel beaucoup plus élevé que les oppositions utilisées seulement par le lexique<sup>4</sup>).

1.1. Le phonème |ǎ| peut être défini par les oppositions suivantes :

|ǎ| — |ā| ἄκων (ǎ) « javelot » — ἄκων (ā) « contraint ».

εὐαγής (ǎ) « pur » — εὐαγής (ā) « brillant »<sup>5</sup>.

λυπηρά (ǎ), nom.-acc. pl. n. — λυπηρά (ā) nom. sing. f., « affligeant ».

Cette opposition est utilisée à des fins morphologiques dans le paradigme des adjectifs du type λυπηρός et dans la flexion du type χώρα: χῶραι, nom. pl. — χώρα, dat. sing. (pour des raisons que nous exposerons plus tard (au § 3.1.) nous considérons biphonématiques toutes les diphtongues)<sup>6</sup>.

|ǎ| — |ɛ̃| ἀγείρω « rassembler » — ἐγείρω « éveiller ».

δασμός « tribut » — δεσμός « lien ».

ἔλυσσ, ind. ao., I-e pers. du sing. — ἔλυσσ, ind. ao., III-e pers. du sing. de λύω « délier ».

Cette opposition est largement utilisée en morphologie : λύσασθε, impér. ao. moyen, II-e pers. du pl. — λύσεσθε, ind. futur moyen, II-e pers. du pl.; λύσασθαι, inf. ao. moyen — λύσεσθαι, inf. futur moyen; ἔλυσκα, ind. pf., I-e pers. du sing. — ἔλυσκε, ind. pf., III-e pers. du sing.

<sup>4</sup> Cf. A. Graur, *Rôle des facteurs morphologiques dans l'évolution des phonèmes*, Preprints of Papers for the Ninth International Congress of Linguists, August 27–31, 1962, Cambridge, Mass., p. 32–33.

<sup>5</sup> Cf. Liddell-Scott, s.uu.

<sup>6</sup> On trouve quelques mots dans lesquels la quantité de l'α est tantôt brève, tantôt longue. Parmi ceux cités par W. Christ, *Metrik der Griechen und Römer*<sup>2</sup>, Leipzig, 1879, p. 17, sont usités à l'époque classique, avec les deux quantités Ἄιδος, ἄμᾶν, ἀνὴρ, Ἄρης, ἄρῳ (futur de αἶρω) et φάρος. En outre sont sujettes à ce genre d'oscillations les désinences -εα et -εας des substantifs en -εως. Ces exemples ne prouvent rien contre l'existence de l'opposition |ǎ| — |ā|. Cf. Kenneth L. Pike, *Phonemics, A Technique for Reducing Languages to Writing*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1959, p. 62: « Once two segments are proved to be phonemically distinct it is assumed that they remain phonemically distinct even if there is fluctuation between them ».

(tout comme ἔλυσα — ἔλυσε, cité plus haut); φύλακας, acc. pl. — φύλακες, nom. pl. de φύλαξ « gardien », φύλακα, acc. sing. — φύλακε, nom.-acc. duel (les mêmes paires minimales apparaissent dans la flexion de tous les substantifs, adjectifs et participes qui suivent la III-e déclinaison consonantique, à moins qu'ils ne soient des thèmes en sifflante).

|ǎ| — |ǒ| ἄχος « chagrin » — ἔχος « char ».

λυσάμενος, part. ao. moyen — λυσόμενος, part. futur moyen.

ἄλλα, nom.-acc. pl. n. — ἄλλο, nom.-acc. sing. n. de ἄλλος « autre ».

En morphologie cette opposition sert à différencier quelques formes de l'aoriste des formes correspondantes du futur : λυσάμενος — λυσόμενος (voir plus haut); λῦσαν, λύσαντος, parl. ao. actif — λῦσον, λύσοντος part. futur actif (λῦσον est également la II-e pers. du sing. de l'impér. ao. actif). Dans la flexion nominale, elle est utilisée par les adjectifs de la I-e classe : ἀγαθαί, nom. pl. f. — ἀγαθοί, nom. pl. m.

## 1.2. Les oppositions suivantes caractérisent le phonème |ǝ| :

|ǝ| — |ǽ| ἐλπίζομεν, ind. prés., I-e pers. du pl. — ἡλπίζομεν,  
ind. impf., I-e pers. du pl.

δέξομαι, ind. futur de δέχομαι « recevoir » —

δῆξομαι, ind. futur de δάκνω « mordre ».

σέ, acc. de σύ — σή, nom. sing. f. de σός, σή, σόν.

Cette opposition joue un grand rôle en morphologie : elle est le seul élément qui différencie certaines formes de l'indicatif des formes correspondantes du subjonctif : λύετε, ind. prés., II-e pers. du pl. — λύητε, subj. prés., II-e pers. du pl. (au médio-passif, λύεσθε — λύησθε, au duel, λύετον — λύητον et λύεσθον — λύησθον); λύσετε, ind. futur, II-e pers. du pl. — λύσητε, subj. ao. II-e pers. du pl. (à la voix moyenne, λύσεται — λύσηται, au duel, λύσετον — λύσητον et λύσεσθον — λύσησθον); λύεται, ind. prés., médio-passif, III-e pers. du sing. — λύηται, subj. prés., médio-passif, III-e pers. du sing. On retrouve la même opposition entre quelques formes de présent et d'imparfait des verbes qui commencent par ǝ, type ἐλπίζω : ἐλπίζομεν — ἡλπίζομεν (voir plus haut), médio-passif ἐλπίζομεθα — ἡλπίζομεθα, II-e pers. du pl. ἐλπίζετε — ἡλπίζετε, médio-passif ἐλπίζεσθε — ἡλπίζεσθε; ἐλπίζε, impér. prés., II-e pers. du sing. — ἡλπίζε, ind. impf. III-e pers. du sing.; ἐλπίζου, impér. prés., médio-passif, II-e pers. du sing. — ἡλπίζου, ind. impf., médio-passif, II-e pers. du sing. Dans la flexion nominale, l'opposition |ǝ| — |ǽ| apparaît entre le nom.-acc. sing. n. et le nom. sing. m.-f. des adjectifs du type ἀληθής, ἀληθές « vrai »<sup>7</sup>.

|ǝ| — |ǽ| ἐργαζόμεθα, ind. prés., I-e pers. du pl. — εἰργαζόμεθα, ind. impf., I-e pers. du pl. de ἐργάζομαι « travailler ».

ἀληθές, nom.-acc. sing. n. — ἀληθεῖς, nom. pl., m.-f.

φίλε, voc. sing. m. de φίλος, -η, -ον « cher » — φίλει, impér.

prés., II-e pers. du sing. de φιλέω « chérir ».

<sup>7</sup> Sur le rôle morphologique de l'opposition |ǝ| — |ǽ| voir I. Fischer, *Phonèmes et graphèmes vocaliques dans l'orthographe ionienne-attique classique*, St. Cl., III (1961), p. 30.

Cette opposition ne joue un rôle morphologique que dans la flexion du type ἀληθής, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

|ē| — |ǎ|, voir § 1.1.

|ē| — |ō| ἐργάζομαι « travailler » — ὀργάζομαι, médio-passif de ὀργάζω « amollir ».

ὀβελός « broche à rôtir » — ὀβολός « obole ».

τε « et » — τό, neutre de l'article (en réalité atone)<sup>8</sup>.

L'opposition |ē| — |ō| est utilisée en morphologie : à la III-e déclinaison dans la flexion des thèmes en oclusive, en nasale et en liquide elle maintient différent le nominatif pluriel (type φύλακες, ῥήτορες) du génitif singulier (type φύλακος, ῥήτορος).

|ē| — |ī| ἔστε, impér. prés., II-e pers. du pl. de εἰμί « être » — ἴστε, impér. prés., II-e pers. du pl. de οἶδα « savoir ».  
 ένα, acc. sing. m. de εἷς « un » — ἵνα « afin que ».  
 τε « et » — τι, nom. sing. n. de τις « quelqu'un ».

Cette opposition est utilisée en morphologie, par la flexion du verbe : λύθητε, impér. ao. passif, II-e pers. du pl. — λύθητι, impér. ao. passif, II-e pers. du sing.

1.3. L'existence d'un phonème |ī| est assurée grâce aux oppositions suivantes :

|ī| — |ī̄| ἰόν (ī), nom. sing. n. du part. prés. de εἰμί — ἰόν (ī̄), acc. sing. de ἰός « venin ».

τρίβων (ī) « manteau grossier » — τρίβων (ī̄), nom. sing. m. du part. prés. de τρίβω « user par le frottement ».

En morphologie, l'opposition |ī| — |ī̄| est le seul élément qui différencie quelques formes de présent et d'imparfait des verbes qui commencent par ī, comme ἱκετεύω « supplier » : ἱκετεύομεν (ī), ind. prés., I-e pers. du pl. — ἱκετεύομεν (ī̄), ind. impf., I-e pers. du pl., ἱκετεύετε (ī), ind. prés., II-e pers. du pl. — ἱκετεύετε (ī̄), ind. impf., II-e pers. du pl., ἱκέτευε (ī), impér. prés., II-e pers. du sing. — ἱκέτευε (ī̄), ind. impf., III-e pers. du sing.<sup>9</sup>

|ī| — |ē|, voir § 1.2.

|ī| — |ī̄|<sup>10</sup> πίστις « foi » — πύστις « enquête »<sup>11</sup>.

Cette opposition n'a aucune valeur morphologique.

1.4. Le phonème |ō| peut être défini par les oppositions suivantes : |ō| — |ō̄| ὢν, nom. sing. n. — ὦν, nom. sing. m. du part. prés. de εἰμί.

κόμη « chevelure » — κώμη « village ».

τό, nom.-acc. sing. n. — τώ, nom.-acc. duel de l'article.

<sup>8</sup> Cf. E. Schwyzler, *op. cit.*, I, p. 387.

<sup>9</sup> Dans des formes comme ἡμῖν, πρίν, ὑμῖν, ψιμύθιον et dans quelques présents en -λω, la quantité de l'ε est fluctuante. Cf. W. Christ, *op. cit.*, p. 17 et M. Lejeune, *op. cit.*, p. 215. Ce fait n'a aucune influence sur l'existence d'une opposition |ī| — |ī̄|, cf. § 1.1., note.

<sup>10</sup> Nous expliquerons plus tard (au § 4), pourquoi nous préférons écrire |ā| et |ā̄| et non |ā| et |ā̄|.

<sup>11</sup> |ā̄| n'apparaît jamais à l'initiale du mot.

Cette opposition joue un rôle morphologique très important : elle apparaît dans la flexion des thèmes en *o/e* (λόγον, acc. sing. — λόγων, gén. pl.), des substantifs et des adjectifs de la III-e déclinaison, thèmes en nasale (δαῖμον, voc. sing. — δαίμων, nom. sing., σῶφρον, nom.-acc. n. — σῶφρων, nom. sing. m.-f.) ainsi que des participes actifs du présent, du futur et du parfait (λύον, nom.-acc. sing. n. — λύων, nom. sing. m.-f., λύσον, nom.-acc. sing. n. — λύσων nom. sing., m.-f., λελυκός, nom.-acc. sing. n. — λελυκός, nom. sing. m.-f.) En outre, elle est utilisée par le paradigme du verbe : λύομεν, ind. prés., I-e pers. du pl. — λύωμεν, subj. prés., I-e pers. du pl. (médio-passif λυόμεθα — λυώμεθα, λύομαι — λύωμαι, λύονται, ind. prés., III-e pers. du pl. — λύωνται, subj. prés., III-e pers. du pl.), λύσομεν, ind. futur, I-e pers. du pl. — λύσωμεν, subj. ao., I-e pers. du pl. (voix moyenne, λυσόμεθα — λυσώμεθα; λύσονται, ind. futur, III-e pers. du pl. — λύσωνται, subj. ao., III-e pers. du pl.). Les verbes qui commencent par *δ*, comme ὀνομάζω « nommer », ont aux formes à augment un *δ* : ὀνομάζομεν, ind. prés., I-e pers. du pl. — ὠνομάζομεν, ind. impf., I-e pers. du pl. (médio-passif ὀνομαζόμεθα — ὠνομαζόμεθα, II-e pers. du pl. ὀνομάζετε — ὠνομάζετε et ὀνομάζεσθε — ὠνομάζεσθε), ὀνόμαζε, impér. prés., II-e pers. du sing. — ὠνόμαζε, ind. impf., III-e pers. du sing., ὀνομάζου, impér. prés., médio-passif, II-e pers. du sing. — ὠνομάζου, ind. impf., médio-passif, II-e pers. du sing.<sup>12</sup>

|*δ*| — |*δ̄*| ὄν, nom.-acc. sing. n. du part. prés. de εἰμί — οὖν « donc »<sup>13</sup>.  
 βολή « jet d'un projectile » — βουλή « conseil ».  
 τό, nom.-acc. sing. n. — τοῦ, gén. sing. m.-n. de l'article<sup>14</sup>.

L'opposition |*δ*| — |*δ̄*| est utilisée par la flexion des thèmes en *o/e* et en *s* : λύκος, nom. sing. — λύκου, acc. pl., γένος, nom.-acc. sing. — γένους, gén. sing.

|*δ*| — |*ḍ*|, voir § 1.1.

|*δ̄*| — |*ḍ̄*| voir § 1.2.

|*δ*| — |*ḍ̄*| τόκος « enfantement » — τούκος « pic de tailleur de pierre ».

Cette opposition n'est pas employée en morphologie.

1.5. Les oppositions suivantes définissent le phonème |*ṽ*| :

|*ṽ*| — |*ṽ̄*| πυρός (*ṽ*), gén. sing. de πῦρ « feu » — πυρός (*ṽ̄*), nom. sing., « froment ».

σύ, nom. sing. « tu, toi » — σῦ, voc. sing. de σῦς « porc ».

En morphologie, |*ṽ̄*| par rapport à |*ṽ*| sert à caractériser quelques formes à augment temporel des verbes qui commencent par *ṽ*- comme

<sup>12</sup> Cf. I. Fischer, *op. cit.*, p. 30.

<sup>13</sup> Cf. Emile Boisacq, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*<sup>3</sup>, Heidelberg-Paris, 1938, s.u.

<sup>14</sup> Les deux formes sont proclitiques, cf. M. Lejeune, *op. cit.*, p. 272.

ὕβριζω «traiter avec insolence» : ὕβριζομεν (ῶ), ind. prés., I-e pers. du pl. — ὕβριζομεν (υ), ind. impf., I-e pers. du pl. (au médio-passif ὕβριζόμεθα (ῶ), ind. prés. — ὕβριζόμεθα (ῶ), ind. impf., à la II-e pers. du pl. ὕβριζετε (ῶ), ind. prés. — ὕβριζετε (ῶ), ind. impf., médio-passif ὕβριζεσθε (ῶ), ind. prés. — ὕβριζεσθε (ῶ), ind. impf.), ὕβριξε (ῶ), impér. prés., II-e pers. du sing. — ὕβριξε (ῶ), ind. impf., III-e pers. du sing., ὕβριζου (ῶ), impér. prés., médio-passif, II-e pers. du sing. — ὕβριζου (ῶ), ind. impf., médio-passif, II-e pers. du sing.<sup>15</sup>

|ῶ| — |ō|, voir § 1.4.

|ῶ| — |i|, voir § 1.3.

**1.6.** Le phonème |ā| est caractérisé par les oppositions suivantes :

|ā| — |ǎ|, voir § 1.1.

|ā| — |ē| ἄκουσα, nom. sing. f. de ἄκων «contraint» — ἄκουσα, ind. ao., I-e pers. du sing. de ἀκούω «entendre». λύπη, gén. sing. — λύπας, acc. pl. de λύπη «chagrin». νικά, impér. prés., II-e pers. du sing. de νικάω «vaincre» — νίκη, nom. sing., «victoire».

Le rôle morphologique de l'opposition |ā| — |ē| est réduit : dans la flexion des thèmes en -η de la I-e déclinaison, elle sert à différencier l'accusatif pluriel du génitif singulier (voir λύπας — λύπη cité plus haut), et le nominatif-accusatif duel du type λύπα, du nominatif singulier, du type λύπη.

|ā| — |ō| ἄν «si» — ὦν, nom. sing. m. du part. prés. de εἰμί. πᾶς «tout» — πῶς «comment».

τίμα, impér. prés., II-e pers. du sing. — τιμῶ, ind. prés., I-e pers. du sing.<sup>16</sup>

Cette opposition est utilisée morphologiquement dans la flexion des adjectifs du type λυπηρός (λυπηρῶ, dat. sing. f. — λυπηρῶ, dat. sing. m.-n.) et des verbes du type τιμάω (τιμᾶν, inf. prés. actif — τιμῶν, part. prés., nom. sing. m.-n.).

**1.7.** Le phonème |ē| peut être défini par les oppositions suivantes :

|ē| — |ē|, voir § 1.2.

|ē| — |ā|, voir § 1.6.

|ē| — |ō| ἦν «voilà!» — ὦν, nom. sing. m. du part. prés. de εἰμί. ἄλλην, acc. sing. f. — ἄλλων, gén. pl. de ἄλλος «autre». ἦ «certes» — ὦ, subj. prés., I-e pers. du sing. de εἰμί.

<sup>15</sup> Il y a des mots dont l'on admet les deux quantités à l'époque classique : Γόγης, ὄδωρ, quelques présents en -ῶω, etc., cf. I. Fischer, *op. cit.*, p. 32, W. Christ, *op. cit.*, p. 17. Ainsi que nous l'avons indiqué à propos de ᾱ, les hésitations ne menacent guère l'existence de l'opposition |ā| — |ū|, cf. § 1.1. note.

<sup>16</sup> Les deux formes sont en outre différenciées par l'accent.

Cette opposition est utilisée en morphologie seulement par la flexion de l'article (τῆ, dat. sing. f. — τῷ, dat. sing. m.-n.) et des adjectifs de la I-e classe, du type ἀγαθός (ἀγαθῆ, dat. sing. f. — ἀγαθῷ, dat. sing. m.-n.)

/ē/ — /ē̄/ ἡμί « je dis » — εἰμί « je suis ».

ἧς, gén. sing. f. de ὅς, ἧ, ὅ « qui » — εἷς, nom. sing. m. de εἷς, μία, ἓν « un ».

φίλῃ, nom. sing. f. de φίλος, -η, -ον « cher » — φίλει, impér. prés., II-e pers. du sing. de φιλέω « chérir ».

L'opposition /ē/ — /ē̄/ apparaît dans la flexion des verbes contractes en -έω (ποιεῖτε, ind. prés., II-e pers. du pl. — ποιῆτε, subj. prés., II-e pers. du pl., médio-passif ποιεῖσθε — ποιῆσθε, duel ποιεῖτον — ποιῆτον et ποιεῖσθον — ποιῆσθον; ποιεῖται, ind. prés., médio-passif, III-e pers. du sing. — ποιῆται, subj. prés., médio-passif, III-e pers. du sing., duel ποιεῖσθον — ποιῆσθον), des substantifs en -ης (τριήρης, nom. sing. — τριήρεις, nom. plur. « navire à trois rangs de rames ») et des adjectifs du type πλήρης « plein » (πλήρης, nom. sing., m.-f. — πλήρεις, nom. pl., m.-f.)<sup>17</sup>.

**1.8.** Le phonème /ē̄/ est caractérisé par les oppositions suivantes :

/ē̄/ — /i/, voir § 1.2.

/ē̄/ — /ē̄̄/, voir § 1.7.

/ē̄/ — /ō̄/ ποιεῖν, inf. prés. actif — ποιοῦν, nom. sing. n. du part. prés. de ποιέω « faire ».

φίλει, impér. prés., II-e pers. du sing. — φίλου, gén. sing. m.-n. de φίλος, -η, -ον « cher ».

En morphologie cette opposition est employée dans le paradigme des verbes contractes en -έω, ainsi qu'on peut le voir par l'exemple ποιεῖν — ποιοῦν.

/ē̄/ — /i/ εἷς « dans » — ἦς « muscle »<sup>18</sup>.

θεῖς, nom. sing. m. du part. ao. de τίθημι « poser » —

οἷς « tas, monceau ».

L'opposition /ē̄/ — /i/ ne joue aucun rôle en morphologie.

**1.9.** L'existence d'un phonème /i/ est assurée par les oppositions suivantes :

/i/ — /ī/, voir § 1.3.

/i/ — /ē̄̄/, voir § 1.8.

/i/ — /ū̄/ ἐμῆνισα, ind. ao. de μῆνιω « avoir du ressentiment » — ἐμῆνυσα, ind. ao. de μῆνύω « indiquer ».

Cette opposition n'est pas employée en morphologie.

**1.10.** Le phonème /ō̄/ peut être défini par les oppositions suivantes :

/ō̄/ — /ō̄̄/, voir § 1.4.

/ō̄/ — /ā̄̄/, voir § 1.6.

/ō̄/ — /ē̄̄̄/, voir § 1.7.

<sup>17</sup> Cf. I. Fischer, *op. cit.*, p. 30.

<sup>18</sup> Ces deux formes sont différenciées aussi par l'accent.

/ō/ — /ō̄/ ὥσαι, inf. ao. de ὠθέω « pousser » — οὔσαι, part. prés., nom. pl. f. de εἰμί.  
 ἀληθῶς « vraiment » — ἀληθοῦς, gén. sing. de ἀληθής « vrai ».  
 τῶ, nom.-acc. duel — τοῦ, gén. sing. m.-f. de l'article<sup>19</sup>.

Cette opposition est utilisée par la morphologie du verbe : λύω, ind. prés., I-e pers. du sing. — λύου, impér. prés., médio-passif, II-e pers. du sing., λύωσι, subj. prés., III-e pers. du pl. — λύουσι, ind. prés., III-e pers. du pl., λύσωσι, subj. ao., III-e pers. du pl. — λύσουσι, ind. futur, III-e pers. du pl., μισθῶμεν, subj. prés., I-e pers. du pl. — μισθοῦμεν, ind. prés., I-e pers. du pl. (médio-passif μισθώμεθα — μισθούμεθα, II-e pers. du pl. μισθῶτε — μισθοῦτε et μισθῶσθε — μισθοῦσθε, duel μισθῶτον — μισθοῦτον et μισθῶσθον — μισθοῦσθον)<sup>20</sup>.

**1.11.** Les oppositions suivantes garantissent l'existence d'un phonème indépendant /ō/ :

/ō/ — /ō̄/, voir § 1.4.

/ō/ — /ō̄/, voir § 1.10.

/ō/ — /ē̄/, voir § 1.8.

/ō/ — /ū̄/ οὔς, acc. pl. m. de ὄς — ὅς, nom. sing « porc »<sup>21</sup>.  
 σοῦ, gén. sing. de σῶ — σῷ, voc. sing. de σῶς « porc ».

Cette opposition ne joue aucun rôle morphologique.

**1.12.** Le phonème /ū̄/ est caractérisé par les oppositions suivantes :

/ū̄/ — /ū̄̄/, voir § 1.5.

/ū̄/ — /ō̄/, voir § 1.11.

/ū̄/ — /ī̄/, voir § 1.9.

**2.** Notre devoir serait, maintenant, d'analyser la valeur phonologique des autres segments vocaliques mentionnés dans les traités de phonétique (voyelles plus fermées ou plus ouvertes que les prototypes, voyelles réduites, voyelles nasales, etc.). La plupart d'entre eux, si tant est qu'ils aient existé au V-e siècle, ne sont évidemment que des variantes, libres ou combinatoires, des phonèmes que nous avons définis au § 1. Voilà pourquoi nous ne croyons pas nécessaire d'insister plus longtemps sur ce point dans un travail dont le but principal est d'établir l'inventaire des unités distinctives. Néanmoins, l'importance de certains faits est telle que nous ne pouvons les négliger sans fausser la perspective de nos recherches.

**2.1.** Le témoignage de la métrique nous apprend l'existence occasionnelle des semi-voyelles [ɛ̃], [ĩ] et [ũ]<sup>22</sup> qui forment avec les sons voca-

<sup>19</sup> Les deux formes sont proclitiques, cf. M. Lejeune, *op. cit.*, p. 272.

<sup>20</sup> Cf. I. Fischer, *op. cit.*, p. 30.

<sup>21</sup> Mais l'accent des deux formes est différent.

<sup>22</sup> Par contre, le dialecte attique ne connaît pas de [ɛ̃] ou de [ɔ̃]. Dans les exemples qu'on en cite il y a en réalité contraction des voyelles en contact, e.g. ἐγὼ οὐκ, scandé υ — (Soph., *Phil.*, 1390), ἔα αὐτό, scandé υ — υ (Ar., *Lys.*, 945). La même explication vaut pour des cas comme μὴ εἰδέναι, scandé υ — υ (Soph., *Ant.*, 535) ou μὴ ἔρρηξ, scandé — — (Soph., *Phil.*, 985), cf. E. Schwyzer, *op. cit.*, I, p. 401.



liques suivants des diphtongues d'aperture croissante ou des triphthongues. Ce phénomène, que les grammairiens appellent synizèse, est fréquent dans toute la poésie dramatique, mais surtout chez Sophocle et Euripide. Il apparaît également dans les inscriptions métriques<sup>23</sup>. Pour [ɛ] nous disposons de beaucoup plus d'exemples que pour [i] ou pour [u].

**2.1.1.** Dans la tragédie et la comédie ancienne, un [ɛ] intérieur ou initial peut apparaître devant les voyelles /ɔ/, /ø/, /ō/ et /ā/, ainsi que devant les diphtongues *oi* et *ai*<sup>24</sup>. Dans tous ces contextes il est en variation libre avec [-] : il est donc un allophone du phonème /ɛ/. Un même mot peut être scandé avec [-] ou avec [ɛ] et les deux variantes se rencontrent parfois dans un seul vers :

Μὴ νῦν ἀτίμα θεοῦς, θεοῖς σεσωσμένος<sup>25</sup>.

En fin de mot, si le mot suivant commence par une voyelle (ā-, ou-, au- et oi- d'habitude), [ɛ] est une variante du phonème /ɛ/ <sup>26</sup> :

Εἰ καὶ τρίτ' ἐστί, μὴ παρῆς τὸ μὴ οὐ φράσαι<sup>27</sup>.

Les textes dont nous disposons ne nous permettent pas de préciser dans quel rapport se trouvent les variantes [ɛ] et [ɛ] du phonème /ɛ/. La répartition qu'on observe dans les dialogues de la tragédie et de la comédie, [ɛ] en fin de mot devant l'initiale vocalique du mot suivant, [ɛ] dans les autres positions, peut être artificielle parce que ni le trimètre iambique, ni le tétramètre trochaïque ne tolèrent l'hiatus.

Du point de vue phonétique l'[ɛ], variante de /ɛ/, n'était sûrement pas différent du [ɛ], allophone de /ɛ/. Comme toutes les semi-voyelles, il était indifférent à la quantité. Quand même, /i/ et /ɛ/ ne se confondent pas parce que les contextes dans lesquels cet [ɛ] est la variante de l'un ou de l'autre sont différents.

**2.1.2.** On peut découvrir dans la poésie dramatique les traces d'une oscillation entre [i] et [i], à l'intérieur du mot, devant voyelle. Comme ces deux segments sont en variation libre, ils sont à ranger parmi les allophones du phonème /i/, que nous avons défini au § 1.3. Les vers dans lesquels on est obligé de scander [i] sont peu nombreux et appartiennent tous aux parties lyriques<sup>28</sup>.

<sup>23</sup> Cf. K. Meisterhans, *Grammatik der attischen Inschriften*<sup>2</sup>, Berlin, 1888, p. 57 (la III-e édition, revue par E. Schwyzler ainsi que la IV-e, revue par E. Kieckers, ne nous ont pas été accessibles).

<sup>24</sup> E.g. Ἀχιλλῶς, scandé u — (Soph., *Phil.*, 57), θεοῦς et θεόν monosyllabiques (Eur., *Tro.*, 86 et 948), ἔα, monosyllabique (Soph., *Ant.*, 95), θεοί, monosyllabique (Soph., *Phil.*, 736), θεαῖσι, scandé — u (Eur., *Tro.*, 969).

<sup>25</sup> Soph., *Ant.*, 1129; une scansion monosyllabique de θεοῖς est également possible : νῦν δ'εἰμὶ δούλη· θεοῖς γὰρ ὦδ' ἔδοξε πού, *ibid.*, 489.

<sup>26</sup> Cf. Kühner-Blass, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*<sup>3</sup>, I, Hannover, 1890, p. 228—229.

<sup>27</sup> Soph., *O.R.*, 283. [ɛā] apparaît, par exemple, dans Esch., *Sept.*, 402, [ɛāu], dans Ar., *Eccl.*, 643, [ɛōi] dans Soph., *Trach.*, 85, cf. M. Lejeune, *op. cit.*, p. 292.

<sup>28</sup> Cf. W. Christ, *op. cit.*, p. 29. Parmi les exemples qu'il cite on peut mentionner καρδίας et καρδῖαν, bisyllabiques dans Esch., *Sept.*, 288 et *Suppl.*, 71, δαμνῖος, scandé —, dans Eur., *Phoen.*, 1537, Ἴουλιον, trisyllabique dans Ar., *Equ.*, 407, etc.

**2.1.3.** [ǣ] intérieur, comme variante libre de [ǣ̃], qui est la réalisation normale du phonème /ǣ/, est également rare. On le retrouve dans les chœurs et même dans les trimètres :

δρᾶσαι δικαιοῖ, δυοῖν ἀποκρίνας κακοῖν <sup>29</sup>.

Dans tous les cas, il précède une voyelle ou une diphtongue d'aperture décroissante et forme avec elles des diphtongues d'aperture croissante ou des triphthongues.

**2.2.** Dans son *Manuel d'accentuation grecque* (Berne, Francke, 1945, p. 26), Ch. Bally soutient l'existence de quelques voyelles « ultra-brèves » en grec. Ses arguments sont tirés des particularités d'accentuation présentées par les mots qui se terminent en -ξ et -ψ. Les alternances ū/ū et ȳ/ȳ qu'on peut observer dans le paradigme des noms comme κῆρυξ et φοῖνιξ (nom. κῆρυξ, φοῖνιξ, gén. κήρυκος, φοίνικος) rendent très plausible l'hypothèse d'un abrégement phonétique des voyelles longues devant -ξ (de nouvelles longues ont pu apparaître après coup dans ce contexte) <sup>30</sup>. Mais il est difficile d'admettre, avec Bally, que les voyelles qui proviennent de cet abrégement sont différentes des brèves normales qu'on a dans les adverbes λάξ, ὀδάξ, πύξ, etc. Sa théorie est basée sur deux faits : 1° il n'y a que très peu de mots en -ξ et -ψ, accentués sur la finale, 2° selon Hérodien (I, 553,20), la voyelle « ultra-brève » ne peut recevoir l'accent d'enclise (on a donc κῆρυξ ἐστί, au lieu de \*κῆρύξ ἐστί, qu'on attendrait. De même κλίμαξ τινῶν et φοῖνιξ ἐστί) <sup>31</sup>.

Ceux qui se laissent convaincre par ces arguments doivent admettre l'existence d'une nouvelle série de phonèmes vocaliques, qui ne se confondraient ni avec les voyelles brèves, ni avec les voyelles longues. La fréquence de ces prétendus phonèmes est extrêmement basse et leur distribution connaît une limitation surprenante. A vrai dire nous sommes en présence de faits marginaux, dont l'existence n'est pas assurée par des arguments suffisamment solides (la principale source de toute la théorie en question est Hérodien) et que nous croyons pouvoir négliger sans préjudices pour notre travail.

**2.3.** Le dernier problème que nous examinerons dans cette section est celui des voyelles aspirées. Leur existence en grec a été postulée par W. Merlingen dans un article récent de la *Zeitschrift für Phonetik und allgemeine Sprachwissenschaft* <sup>32</sup>. L'interprétation monophonématique de ᾱ -, ἑ -, ὀ -, etc. permet à W. Merlingen d'expliquer pourquoi l'esprit rude ne se comporte comme une consonne ni en métrique, où il n'a aucune influence sur la quantité syllabique, ni en phonétique syntactique, où il autorise la crase et l'élision. En outre, elle résout le difficile problème des

<sup>29</sup> Soph., *O.R.*, 640, voir en outre Ἐπινῶν, scandé υ — —, Eur., *I.T.*, 931 et 970.

<sup>30</sup> Cf. J. Kuryłowicz, *L'accentuation des langues indo-européennes*, Wrocław-Kraków, 1958, p. 122 — 123.

<sup>31</sup> Cf. J. Vendryès, *Traité d'accentuation grecque*, Paris, Klincksieck, 1938, p. 85.

<sup>32</sup> *Über Ein- und Zweiphonemigkeit*, XIII (1960), 2, p. 152 (§ 50,2) : ... ᾱ, ἑ, ὀ usw. sind Einzelphoneme wie λ, θ, φ ».

consonnes aspirées : dans ce système  $\varphi, \theta, \chi$  sont évidemment des phonèmes uniques.

Toutefois la théorie de W. Merlingen ne nous paraît pas acceptable parce que selon notre opinion les segments  $\acute{\alpha}$ -,  $\acute{\epsilon}$ -,  $\acute{\omicron}$ -, etc. ne remplissent pas les conditions nécessaires pour être considérés monophonématiques. En effet, toutes les voyelles précédées par l'esprit rude sont commutables entre elles : e.g.  $\acute{\epsilon}\varsigma$ ,  $\acute{\omicron}\varsigma$ ,  $\acute{\alpha}\varsigma$ ,  $\acute{\eta}\varsigma$ ,  $\acute{\epsilon}\lambda\varsigma$ ,  $\acute{\omega}\varsigma$ ,  $\omicron\upsilon\varsigma$ ,  $\acute{\upsilon}\varsigma$ . De même, l'aspiration initiale peut être remplacée par n'importe quel phonème et par zéro :  $\acute{\eta}\nu$ , acc. sing. f. de  $\acute{\omicron}\varsigma$  « qui » —  $\tau\acute{\eta}\nu$ , acc. sing. f. de l'article —  $\acute{\eta}\nu$  « si ». Suivant A. Martinet ces faits suffisent à établir l'indépendance phonologique des deux segments<sup>33</sup>. Il est vrai que le phonème /h/ qui résulte de cette analyse connaît des restrictions importantes dans sa distribution. Mais l'emploi des voyelles aspirées serait soumis à des limitations semblables, sinon plus sévères. En somme, nous ne voyons pas l'avantage qu'on aurait à doubler le nombre des phonèmes vocaliques, en considérant monophonématiques des segments formés d'éléments commutables et dont l'apparition, à quelques exceptions près, est limitée à la seule position initiale. Le problème des consonnes aspirées sera examiné dans un autre cadre.

3. Les seuls segments dont la place dans le système vocalique reste encore à définir sont les diphtongues d'aperture décroissante. Vers le milieu du V-e siècle avant notre ère, le dialecte attique possédait treize diphtongues : sept à premier élément bref ( $\alpha\iota$ ,  $\epsilon\iota$ ,  $\omicron\iota$ ,  $\upsilon\iota$ ,  $\alpha\upsilon$ ,  $\epsilon\upsilon$ ,  $\omicron\upsilon$ ) et six à premier élément long ( $\alpha\eta$ ,  $\eta$ ,  $\omega$ ,  $\bar{\alpha}\upsilon$ ,  $\eta\upsilon$ ,  $\omega\upsilon$ )<sup>34</sup>.

Les segments de timbre  $a$ ,  $e$ ,  $o$  qui occupent la première place dans ces groupes vocaliques avaient des réalisations identiques aux réalisations normales de / $\bar{a}$ /, / $\bar{a}$ /, / $\bar{e}$ /, / $\bar{e}$ /, / $\bar{o}$ / et / $\bar{o}$ /, ou, du moins, très rapprochées. Par contre l' $\upsilon$  qui apparaît dans les diphtongues d'aperture décroissante note un son différent du / $\bar{u}$ / qu'il représente ailleurs. Les graphies anciennes et les transcriptions des autres dialectes et du latin nous autorisent à poser un / $\bar{y}$ / <sup>35</sup>. Quant à  $\iota$  second élément de diphtongue, du point de vue phonétique il devait ressembler beaucoup à l' / $\bar{i}$ / qui est la variante de / $\bar{i}$ / en cas de synizèse.

Le premier problème que soulève l'analyse des diphtongues est celui de leur valeur mono- ou biphonématique. Si on préfère la seconde solution, on doit, en outre, préciser la valeur phonologique des semi-voyelles.

3.1. Plusieurs théories ont été formulées sur la valeur phonématique des diphtongues grecques. Selon W. Brandenstein,  $\alpha\iota$  et  $\omicron\iota$  doivent être considérés monophonématiques, en raison de leur monophthongaison ultérieure. Par contre,  $\alpha\upsilon$  et  $\epsilon\upsilon$  qui évoluent vers [av] et [ev] seraient, de ce

<sup>33</sup> Cf. *Un ou deux phonèmes?* Acta Linguistica I (1939), 2, p. 96 et passim.

<sup>34</sup> Les diphtongues  $\bar{\alpha}\upsilon$ ,  $\eta\upsilon$  et  $\omega\upsilon$  sont peu fréquentes ;  $\eta\upsilon$  est la seule qui soit employée régulièrement en morphologie (aux formes à augment temporel). Les deux autres n'apparaissent que dans des mots composés comme  $\epsilon\alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon$ ,  $\tau\alpha\upsilon\tau\omicron$ ,  $\pi\rho\omega\upsilon\delta\acute{\alpha}\nu$ , etc., cf. E. Schwyzler, *op. cit.*, I, p. 203.

<sup>35</sup> Cf. F. Blass, *Über die Aussprache des Griechischen* <sup>3</sup>, Berlin, 1888, p. 73.

fait même, biphonématiques <sup>36</sup>. Mais nous ne croyons pas qu'il soit légitime de tirer des faits de diachronie des conclusions d'ordre synchronique.

L'analyse qu'A. Bartoněk consacre aux diphtongues à premier élément bref <sup>37</sup>, procède des principes de Troubetzkoy. Ses opinions, quoique argumentées d'une manière différente, ressemblent un peu à celles de W. Brandenstein. Selon Bartoněk, le caractère monophonématique est assuré pour les diphtongues en ι et pour ου. Par contre, on ne saurait rien affirmer avec certitude des autres diphtongues en υ.

Le seul partisan de l'interprétation biphonématique de toutes les diphtongues grecques est W. Merlingen. Sa théorie est fondée en premier lieu sur la commutabilité des segments en question <sup>38</sup>. Tout en nous ralliant à ses opinions, nous croyons que des explications plus détaillées sont nécessaires.

Tous les segments vocaliques qui forment des diphtongues dans le dialecte attique sont en effet commutables : ι et υ dans toutes les positions, avec n'importe quel phonème, et aussi avec zéro, les autres voyelles seulement entre elles : e.g. ῆ, subj. prés., III-e pers. du sing. — εἰ, ind. prés., II-e pers. du sing., de εἶμι « être » — εὔ « bien » — αὖ « de nouveau » ; λυεῖ, ind. prés., III-e pers. du sing. — λῶε, impér. prés., II-e pers. du sing. de λύω. Ceci suffirait à établir leur indépendance phonologique, mais nous pouvons invoquer quelques arguments supplémentaires.

On peut relever dans les textes métriques des syllabes brèves dont le centre est formé par une diphtongue. Ce phénomène est assez fréquent pour οι et αι, plus rare pour ει, ω et η, exceptionnel pour ευ <sup>39</sup>. Dans tous les cas, la diphtongue est suivie par un autre son vocalique. Son abrégé-

<sup>36</sup> *Griechische Sprachwissenschaft*, Sammlung Götschen, nr. 117, Berlin, 1954, p. 74. Cf. Manu Leumann, *Kleine Schriften*, Zürich, 1959, p. 404.

<sup>37</sup> Cf. *Zur Problematik der phonematischen Wertung der allgriechischen kurzen Diphtonge*, Sborník Prací Filosofické Fak. Brněnské Univ., E 5 (1960), p. 85—88.

<sup>38</sup> Cf. *op. cit.*, p. 112 (§ 9) : « Zweiphonemig waren diese Verbindungen vor allem deswegen, weil sie alle zerlegbar waren ».

<sup>39</sup> Les plus nombreux exemples de l'abrégement de οι se trouvent dans les formes du verbe ποιῶ et du pronom τοιοῦτος, e.g. ποιήσω, scandé υ — —, Soph., *El.*, 1045, ποιῶν valant un iambe, Ar., *Pax*, 546, τοιαῦτα, scandé υ — υ, Soph., *Trach.*, 688, τοιοῦτον, scandé υ — —, Ar., *Lys.*, 71. (Les scansions à αι sont également attestées.) On retrouve un αι dans des formes comme Πολανρος (Soph., *Phil.*, 263, 329, 1261 ; par contre αι aux vers 318 et 461), οἶόν τε et οἶός τε (Soph., *Trach.*, 742, *Phil.*, 925, Ar., *Pax*, 17, etc.), ποίαν (Ar., *Vesp.*, 1369), οἶει (Ar., *Lys.*, 763, 1149, etc.), Βοιωτῶν et Βοιωτίαν (Ar., *Lys.*, 40, 75, 702, *Ach.*, 160), etc.

Une syllabe qui comprend la diphtongue αι est brève dans des mots comme δελταίος (Ar., *Vesp.*, 40, 202, 1150, *Au.*, 990, *Pax*, 233, etc. et les parties chorales des tragédies, Soph., *Ant.*, 1311, *El.*, 849, Eur., *Suppl.*, 279, etc., cf. Liddell-Scott s.n.), Πειραιεύς (Ar., *Pax*, 145, mais αι au vers 165), αὐταῖ (Ar., *Ach.*, 194, *Au.*, 1018, etc.).

Pour ει bref nous ne connaissons d'exemples que dans les anapestes : ἔλκει (Ar., *Vesp.*, 694), πόλει (*ibid.*, 651). On observe des abrégements de αι, ε et οι dans les inscriptions métriques aussi, cf. K. Meisterhans, *op. cit.*, p. 26, 34 et 45.

ω et η valent une brève en premier lieu dans les formes du pronom, οὔτοσι : τούτωι (Ar., *Ach.*, 1065, *Au.*, 981, *Pax*, 1218, etc.), ταυτηί (Ar., *Pax*, 1193). De même πατρώος est attesté avec un ω bref chez Euripide (*Hec.*, 78, *Tro.*, 166, *Bacch.*, 1367, etc.) et ὅπη est scandé υυ dans les anapestes (Ar., *Vesp.*, 699).

Nous ne connaissons qu'un seul exemple d'ευ bref dans le drame classique : Zeῦ dans un chœur de Sophocle (*O.C.*, 143, cf. F. Blass, *op. cit.*, p. 76).

Pour tous ces phénomènes voir d'autres exemples chez W. Christ, *op. cit.*, p. 26 sq., et chez Kühner-Blass, *op. cit.*, p. 197—198 et 313.

ment ne peut s'expliquer que par un déplacement de la limite syllabique, de telle sorte que l'élément sonantique s'unisse à la voyelle ou à la diphtongue suivante, en constituant une diphtongue d'aperture croissante ou une triphongue <sup>40</sup>. Dans cette situation ι a la prononciation [i] qu'il avait en cas de synizèse (voir § 2.1.). Finalement ce procès aboutit à l'amuïssement de l'ι intervocalique, phénomène que nous connaissons par nombre d'exemples <sup>41</sup>. La division, même accidentelle, des segments qui constituent une diphtongue entre deux syllabes différentes rend toute interprétation monophonématique de ces segments impossible <sup>42</sup>.

En outre des monophthongaisons occasionnelles de deux éléments normalement hétérosyllabiques sont également attestées. Dans la phrase, on rencontre des crases comme θοιμάτιον pour τὸ ἱμάτιον, θαίματτα pour τὰ ἱμάτια, θαίματίδια pour τὰ ἱματίδια et θοῦδατος pour τοῦ (= τῆς) ὕδατος <sup>43</sup>. Dans le mot, la monophthongaison est presque de règle à la rencontre d'une voyelle longue avec un [i] : e.g. le diminutif plaisant de Ἑρμῆς, créé par Aristophane, est Ἑρμῆδιον, non \*Ἑρμητίδιον <sup>44</sup>. La facilité avec laquelle se produisent ces monophthongaisons est un argument de plus en faveur du caractère biphonématique des diphtongues attiques.

Une telle interprétation nous permet en outre de comprendre pourquoi le premier élément d'une diphtongue d'aperture décroissante se comporte comme une voyelle et participe aux contractions : ἡλύαβεια < ἡεὺλάβεια, tout comme ζῆτε < \*ζήετε et πρωδᾶν < \*προαυδᾶν, comme βελτίω < \*βελτίωα, etc. <sup>45</sup>. On peut aussi trouver quelque commodité à voir dans λείπω — ἐλέοιπα une alternance [i] — [ō], comme dans πέμπω — πέπομφα, par exemple, et non une alternance ει — οι.

**3.2.** Par l'analyse qui précède nous avons dégagé quelques segments vocaliques dont la place dans le système phonologique reste à définir. Dans les diphtongues d'aperture décroissante, les voyelles  $\bar{a}$ , ε, η, ο et ω sont nécessairement les réalisations de [ǣ], [ā], [i], [ē], [ō] et [ṛ] parce qu'on ne connaît pas d'autres représentants de ces phonèmes dans la même position. Il est plus difficile d'attribuer une valeur phonologique à ι et υ seconds éléments de diphtongue. L'apparition des deux segments en question est limitée à la seule position postvocalique. En raison de leur ressem-

<sup>40</sup> Cf. E. Schwyzler, *op. cit.*, I, p. 236 et 399. Pour expliquer la scansion brève de φ et η il faut en outre admettre un abrégement des voyelles longues ω et η devant l'initiale vocalique du mot suivant.

<sup>41</sup> Cf. *ibid.*, p. 399—400 et K. Meisterhans, *op. cit.*, p. 24—25, 31—34, 44.

<sup>42</sup> Cf. N. S. Troubetzkoy, *Principes de phonologie*, traduits par J. Cantineau, Paris, Klincksieck, 1957, p. 57—58.

<sup>43</sup> Ar., *Au.*, 488, 791, 1416, 1568, *Nub.*, 175, etc.; *Vesp.*, 408, *Lys.*, 1084, 1093; *Lys.*, 401; *Lys.*, 370; cf. M. Lejeune, *op. cit.*, p. 296.

<sup>44</sup> *Par.*, 382, 924. Voir en outre γῆδιον, *ibid.*, 570, ῥῶνη, *Nub.*, 315 (par contre ῥεῶνη, *Ther.*, 13, 20; 26, 36, *Call.*, *Del.*, 161, etc.), ῥω *Au.*, 1490, πυρκαῖα, *Eur.*, *Suppl.*, 1207 (par contre πυρκαϊά, *Arist.*, *H.A.*, 9, 1, 20, *Dem.*, 627, 22), γράδιον, *Ar.*, *Pl.*, 674, 688, 1095 (mais γράδιον, *ibid.*, 536), etc., cf. Ch. Bally, *Les diphtongues φ α η de l'Attique*, MSL, XLII (1903), p. 1.

<sup>45</sup> Cf. *Soph.*, *O.C.*, 116, *Ar.*, *Au.*, 556.

blance phonétique aux variantes connues de /i/ et /ū/ on a tout l'intérêt de les considérer des allophones de ces phonèmes. Cela ne va pas sans quelques difficultés. En effet, on ne peut pas affirmer que l'ι de αἰσχροῦς, par exemple, est la réalisation de /i/ dans le contexte α — σ parce qu'il y a un mot comme αἰστος dont l'ι, phonétiquement différent du précédent, représente ce phonème dans le même contexte. De même l'υ de ταναῦφής s'oppose à l'υ de ναύφρακτος<sup>46</sup>. Il y a donc, après voyelle, contraste entre ι et υ, seconds éléments de diphtongue et ι et υ, réalisations des phonèmes /i/ et /ū/. A vrai dire le rendement fonctionnel de cette opposition est très faible, les exemples de ι et υ en hiatus étant rares. Malgré nos efforts, nous n'avons pas réussi à trouver une seule paire minimale pour illustrer l'existence d'une telle opposition. En outre, nous ne connaissons pas de groupes hétérosyllabiques εῦ, οῦ et ῆυ dans le dialecte attique.

Afin de résoudre le problème créé par la présence d'une opposition entre ι, υ voyelles et ι, υ semi-voyelles, le plus simple serait de postuler l'existence de deux nouveaux phonèmes vocaliques, soit /i/ et /u/, dont les réalisations seraient ι et υ seconds éléments de diphtongue. Mais cette solution n'est pas économique, pour les raisons que nous avons exposées plus haut. Il est donc plus avantageux de chercher à éliminer le contraste lui-même, en considérant que les deux segments qui s'opposent sont des variantes combinatoires d'un même phonème. A cet effet nous devons postuler l'existence d'une opposition phonologique entre les deux contextes phonétiquement identiques. Nous introduirons donc entre les deux voyelles en hiatus une joncture<sup>47</sup> ou phonème consonantique zéro, que nous noterons par /—/ dans une transcription phonologique. Les deux segments ι et les deux segments υ sont maintenant des variantes des phonèmes /i/ et /ū/. Leur apparition est déterminée par le contexte : on a [i] et [ū] après consonne ou après pause, [i] et [u] après voyelle. Suivant cette analyse, la première partie d'un mot comme αἰσχροῦς doit être représentée phonologiquement par /d̥is/ mais le début d'un mot comme αἰστος par /ā — is/. Un des avantages de cette théorie est la facilité avec laquelle on peut la formuler en termes phonétiques.

Nous avons examiné jusqu'à présent le rapport entre les semi-voyelles ι, υ et les voyelles brèves ῖ, ῦ. Mais le dialecte attique connaît aussi des hiatus dont la seconde voyelle est un ῖ ou un ῦ : e.g. τουτωῖ, ἀγῶσω, ῥῆσα<sup>48</sup>. Puisqu'il n'existe pas de diphtongues d'aperture croissante à second élément long, nous ne sommes pas obligés d'expliquer ces formes par la présence d'une joncture. On peut simplement affirmer que les

<sup>46</sup> Cet exemple n'est peut-être pas le meilleur parce qu'il est possible qu'un [h] ait été prononcé entre α et υ dans ταναῦφής. L'existence du contraste est quand même assurée par des mots comme πρᾶντα et θαῦσσα, en face de αὐτοῦ et πρωθυῶν.

<sup>47</sup> Sur la définition du concept de « joncture » et les services qu'il peut rendre à la linguistique descriptive, voir Zellig S. Harris, *Structural Linguistics*, Chicago, The University of Chicago Press, 1960, p. 79—89.

<sup>48</sup> Ar., *Au.*, 62; Eur., *Ion*, 1446; Soph., *Trach.*, 565.

phonèmes  $[\bar{i}]$  et  $[\bar{u}]$  sont représentés dans toutes les positions par  $[\bar{i}]$  et  $[\bar{u}]$ . Cette interprétation présente quand même deux inconvénients. En premier lieu, elle crée une asymétrie dans la répartition des allophones de  $[\bar{i}]$  et  $[\bar{u}]$ , d'une part, de  $[\bar{i}]$  et  $[\bar{u}]$ , de l'autre. Ainsi que nous l'avons vu,  $[\bar{i}]$  et  $[\bar{u}]$  ont des réalisations différentes suivant la nature vocalique ou consonantique du son précédent. En même temps  $[\bar{i}]$  et  $[\bar{u}]$  seraient, suivant cette théorie, uniformément représentés par  $[\bar{i}]$  et  $[\bar{u}]$ . En second lieu, l'identification des semi-voyelles  $\iota$  et  $\upsilon$  avec les phonèmes  $[\bar{i}]$  et  $[\bar{u}]$ , plutôt qu'avec  $[\bar{i}]$  et  $[\bar{u}]$ , est un peu arbitraire parce que ces deux segments, bien que phonétiquement plus rapprochés de  $[\bar{i}]$  et  $[\bar{u}]$  que de  $[\bar{i}]$  et  $[\bar{u}]$ , sont en réalité indifférents à la quantité. Il semble donc sous tous les rapports préférable d'introduire la joncture également dans les situations, rares, il est vrai, dans lesquelles une voyelle est suivie par  $\bar{\iota}$  ou  $\bar{\upsilon}$  en hiatus. En corrigeant un peu notre affirmation première, qui n'était valable que pour un moment donné de l'analyse, nous dirons maintenant qu'après voyelle les oppositions de quantité  $[\bar{i}] - [\bar{i}]$  et  $[\bar{u}] - [\bar{u}]$  sont neutralisées, les archiphonèmes étant représentés par  $\iota$  et  $\upsilon$  seconds éléments de diphtongue. Après consonne et après pause, les réalisations des quatre phonèmes en question sont respectivement  $[\bar{i}]$ ,  $[\bar{i}]$ ,  $[\bar{u}]$  et  $[\bar{u}]$ . Suivant cette interprétation il n'y a pas de syllabe qui commence par un  $\bar{\iota}$  dans le dialecte attique, à l'intérieur du mot pas plus qu'à l'initiale. Une des particularités de la syllabe initiale par rapport aux autres syllabes est ainsi éliminée. Notre interprétation des hiatus du dialecte attique se trouve de ce fait confirmée : en général l'initiale d'une syllabe intérieure est analogue à l'initiale du mot.

4. Au terme de cette analyse nous retrouvons les douze phonèmes que nous avons définis au § 1. Nous essayerons dans un autre travail de présenter les limitations qui existent dans la distribution de ces voyelles et de les classer de ce point de vue. Pour le moment nous nous contenterons de relever les traits phonologiquement pertinents parmi les nombreuses particularités articulatoires caractérisant chaque réalisation des phonèmes qui nous intéressent. Nous n'en retiendrons que trois : la durée, l'aperture et la forme des lèvres. Tandis que la quantité et le degré d'aperture caractérisent tous les phonèmes vocaliques du dialecte attique, l'arrondissement ou le non arrondissement des lèvres n'entre en ligne de compte que pour les voyelles de timbre  $e$ ,  $i$ ,  $o$  et  $u$ . Les voyelles d'aperture maximale,  $[\bar{a}]$  et  $[\bar{a}]$ , sont neutres de ce point de vue.

L'articulation antérieure ou postérieure est redondante : les voyelles non arrondies  $[\bar{e}]$ ,  $[\bar{e}]$ ,  $[\bar{e}]$ ,  $[\bar{i}]$  et  $[\bar{i}]$  sont automatiquement antérieures ; parmi les voyelles arrondies  $[\bar{o}]$ ,  $[\bar{o}]$  et  $[\bar{o}]$  sont automatiquement postérieures, tandis que  $[\bar{u}]$  et  $[\bar{u}]$  se réalisent comme postérieures après voyelle, comme antérieures après consonne. C'est parce que l'antériorité n'entre pas dans le contenu phonologique de  $\bar{\iota}$  et  $\bar{\upsilon}$  que nous avons préféré de les noter par  $[\bar{u}]$  et  $[\bar{u}]$ , au lieu de les transcrire comme  $[\bar{u}]$  et  $[\bar{u}]$ .

En tenant compte des particularités distinctives de chaque phonème vocalique on peut représenter le système par le schéma suivant :

non arrondi	arrondi	non arrondi	arrondi
ĩ	ũ	ī	ū
ẽ	õ	ē	ō
ă		ā	

La seule asymétrie de ce système est produite par le fait qu'aux trois degrés d'aperture de la série des brèves correspondent quatre degrés d'aperture dans la série des longues\*.

---

\* Qu'il nous soit permis de remercier une fois de plus notre maître M. I. Fischer ainsi que M. A. Avram qui, par leurs obligeants conseils, ont rendu cette étude moins imparfaite.